

la maison de correction, je vis des groupes rassemblés à la porte et j'entendis une voix d'enfant. Tout à coup mon fils se débarrassa des mains de deux hommes qui le retenaient, et vint se jeter dans mes bras. Ils le poursuivirent en jurant, et l'un d'eux dont je n'oublierai jamais la figure, me dit qu'il n'entendait pas le lâcher; qu'il voulait l'emmener à la Calbasse et lui donner une leçon. J'essayai de plaider sa cause; on me répondit par des rires dédaigneux; le pauvre enfant se cramponnait à moi et répétait: —Ma mère! ma mère! On me l'arracha, en déchirant le pan de ma robe, auquel il s'était accroché. Il y avait là un homme qui semblait me plaindre; je lui offris de l'argent s'il voulait s'employer pour moi; il secoua la tête en répondant que l'enfant, s'il fallait en croire son maître, était rebelle et impertinent, et qu'il était nécessaire de le dompter.

Je courus à la maison; à chaque pas il me semblait que j'entendais les cris de mon fils. J'entrai au salon où je trouvai Butler. Je le suppliai d'intervenir.

—Bah! répliqua-t-il en riant, l'enfant n'a que ce qu'il mérite; il faut le réduire, et le plus tôt sera le mieux. Qu'attendez-vous de moi?

Il me sembla en ce moment que quelque chose craquait dans ma tête; j'avais le vertige, j'étais furieuse. Je me rappelle avoir aperçu sur la table un grand couteau de chasse, l'avoir saisi et m'être précipitée sur Butler; puis tout devint confus, et je ne sais plus ce qui se passa.

Quand je revins à moi, j'étais dans une chambre sous la garde d'une vieille négresse. Un médecin venait me rendre visite, et l'on me prodiguait des soins empressés. Butler était parti, et m'avait laissée dans cette maison pour être vendue, et c'était pour quoi on m'accordait tant d'attention. Je ne désirais pas revenir à la santé; mais malgré moi je repris mes forces, et je fus en état de me lever. On me paraît tous les jours; des messieurs venaient au logis fumer leur cigare, me regardaient, m'adressaient des questions, et me marchandèrent. J'étais si sombre et si taciturne que personne ne voulait de moi. On me menaçait du fouet si je n'étais pas plus gaie, et si je ne faisais aucun effort pour me rendre agréable. Enfin un capitaine nommé Stuart parut avoir quelque sentiment pour moi. Il devina que j'avais été tristement éprouvée, vint me voir seul à plusieurs reprises, et obtint de moi le récit de mes malheurs. Il m'acheta, et me promit de faire son possible pour retrouver mes enfants. Il se rendit à l'hôtel où mon Henri était esclave; mais on l'avait vendu à un planteur de la rivière de la Perle, et c'est la dernière fois que j'en ai entendu parler. Ma fille était entre les mains d'une vieille femme qui refusa obstinément de la vendre, quoique le capitaine lui offrit une somme considérable. Butler avait découvert que c'était pour moi qu'on voulait racheter Elisa, et il m'écrivit un mot pour me dire que je ne l'aurais jamais.

Le capitaine Stuart était plein d'égards pour moi; il avait une magnifique plantation, où il m'enmena. Au bout d'un an il me naquit un fils. Oh! cet enfant... comme je l'aimais!.. Mais j'avais pris la ferme résolution de ne plus élever d'enfants. Quand il eut quinze jours, je le pris dans mes bras, je l'embrassai, je le baignai de larmes; puis je lui donnai du laudanum, et je le tins sur mon sein jusqu'à ce qu'il s'endormit dans la mort. Comme je le pleurai! Qui aurait jamais cru que ce n'était point par erreur que je lui avais donné du laudanum? mais c'est une de ces choses dont je suis contente à présent. Du moins il est exempt de peines. Que pouvais-je lui donner de mieux que la mort, à ce pauvre enfant?...

Le capitaine Stuart fut emporté par le coléra. Tous ceux qui désiraient vivre étaient frappés; et moi qui appelais la mort, je vivais! Je fus vendue;